

Ce texte a été coécrit par Francis Hofstein et Radmila Zygouris

L'ARRÊT DE L'ORDINAIRE

Une tentative à deux d'en parler.

F.H.

L'enfant entre facilement en relation. Que, chez l'autre, quelque chose l'arrête, parole, geste, objet, jeu, et, immédiatement de plain-pied, il envahit, Hun sans vergogne mais non sans richesse. Car il prend possession sans déposséder et ne s'installe que pour user. Il passe, là pour un temps indéterminé pendant lequel, à sa façon, il se donne. Et il sort, repliant son regard comme un éventail auparavant déployé, retraversant le miroir, aussi simplement qu'il était entré. Plus poète que poli.

Ainsi se croisent les enfants. Mais que l'autre soit un adulte (ou adulte, comme savent sinistrement l'être des enfants) et la relation devient difficile, à sens unique, voire impossible. Car l'enfant est pour l'adulte à la place d'un manque ; alors que, comme l'écrit Freud, « le charme de l'enfant repose en bonne partie sur son narcissisme, le fait qu'il se suffit à lui-même, son inaccessibilité ». Du tout-petit pour lequel rien encore ne s'est joué de la coupure avec la mère, l'enfant garde l'élan qui le fait agir avant d'évaluer besoins, envies, désirs. Et là où il est prêt au risque, l'adulte craint la perte, lui pour lequel s'est réalisée la séparation entre monde intérieur et monde extérieur, au point que le narcissisme, lié plus à une conformité qu'au confort, pris plus dans les images que dans le corps, de structurant est devenu refoulant. De même, s'est chez lui détaché le concept de mort de celui de vie, pulsions que la psychanalyse ne distingue que pour mieux montrer leur inséparabilité, qu'il illustre le comportement de l'enfant. Parce que l'enfant est souvent, comme chacun dit, « inconscient » ?

Qu'on n'aille pas croire cependant que je propose l'enfant comme nouvel idéal aux masses. Je ne fais aucune confusion entre enfant et naturel, enfant et pureté, ou enfant et vérité, laquelle, on le sait, suppose le mensonge. Non. Mais je me souviens de l'enfant qui croyait l'adultère l'état de l'adulte, période qui, selon lui, succédant à l'enfance et à l'adolescence, précédait la vieillesse, et qui ne fut pas réellement surpris quand il apprit qu'il s'agissait de tromperie, tant son monde, déjà, s'écroulait. Et je pense à l'enfant du conte d'Andersen, «Les habits du Grand-Duc»...

Or, dans les mois qui suivirent Mai 68, et sans qu'ils se soient pris à croire à la révolution, des analystes se parlèrent comme des enfants.

Ils disaient ce qu'ils avaient à dire, quelquefois de façon si prématurée par rapport à leur niveau de conceptualisation qu'ils auraient été incompréhensibles sans l'attention avec laquelle ils s'écoutaient les uns les autres et sans l'effort de reprise que faisait presque toujours l'un ou l'autre des analystes présents. Et ceci, sans souci de promotion sociale ou de stratégie politique. Bien sûr, cela ne dura pas, et la vie reprit ses droits, la vie, c'est-à-dire les adultes.

La passe fut donc instituée et Vincennes ouvert. Scilicet existait, avec son anonymat différencié et la possibilité qu'il offrait de publier ses idées et ses théorisations sous le nom de Lacan. La suite prouva qu'à vouloir être signé par Lacan, il fallait aussi ne déplaire ni à lui ni à ses commis : autrement dit conceptualiser droit, plus droit encore si l'on n'avait pas la chance d'être philosophe, mathématicien, juriste ou curé. A vouloir occuper le terrain, on sacrifie la piétaille (je veux dire les analystes) et on recrute des mercenaires. Mais ceci est une autre histoire...

Moi l'enfant, cela me rendit coi. L'angoisse serrait à nouveau mes poumons en société tandis que la psychanalyse, dernier recours de mes errances, faillissait à leur fournir un espace respirable. C'est de cet étouffement revenant que naquit, je crois, l'idée de L'Ordinaire : fabriquer un lieu de parole, où celle-ci ne serait pas à prendre. Où elle tournerait. Où elle s'échangerait. Où elle se donnerait. Et, pour éviter que l'on puisse à L'Ordinaire prendre rang, pour éviter que des groupes qui y écriraient ne se constitue une nouvelle école, on était prié de laisser son nom au vestiaire.

C'est assez dire que si L'Ordinaire repose sur un fantasme, ce n'est pas un fantasme de pouvoir, mais un fantasme de vérité.

*

R.Z.

L'Ordinaire repose donc sur un fantasme de vérité.

Alors je retourne en arrière.

Le n° 1 : Mai 1973. Il y a exactement cinq ans. Qu'est-ce que je disais, qu'est-ce que tu disais, qu'est-ce qu'on disait. Que chantiez-vous ?

« ... Tu lis tout seul, comme tu baises, comme tu mourras, comme tu psychanalyses, solidement Carré dans ton fauteuil tout entier de refoulement ouvert.

Pas plus neutre que celui qui pissoit en suisse, oblatif comme un taureau de combat, mais eunuque partout comme si tu étais un psychanalyste, un vrai.

D'ailleurs, si ton papa est content, alors c'est sûr, t'en es un vrai et il ne te reste plus qu'à te nommer pour qu'à ta mère, somptueux cadeau, la renommée revienne.

Laisser le travail être un succès-damné des parents. »...

Il me semble que tu souffrais quelque peu l'ami pour écrire ainsi. Crier dans le désert. Et maintenant ? Feeling better ? Ça va ? Tu souffres moins ? Cinq années de ça ? Ça a guéri les bobos de jeunesse ? L'âge mûr ? Est-ce fini ce voyage-là ?

Rien n'est fini de cela je pense. Mais NOUS avons écrit sur la mère... A LA MER ? Et la mère nous a reconnus. Parmi tous... Dérision. Suffit-il que le nom, la re-connaissance soient dérisoire pour faire rire ? D'autres pensent que le père reconnaît... J'y reviendrais si je peux. Mais encore un retour en arrière. Ce sacré n° 1. Œuvres de jeunesse...

« ... L'écrit-rature se rate dans la démonstration et se tire d'affaire par la monstruation, où la vérité se développe toute seule comme une grande sans théories ni concepts.

(La Vérité messieurs (grand éclat de rire devant ce mot abscons) n'a besoin ni de théories, ni de concepts, ni d'hypothèses, ni de prolégomènes, ni d'université, ni de religion, ni d'idéologie, ni de laboratoires, ni de livres, ni de maîtres, ni de mésanges, ni d'amoureux, ni de recherche, ni de soirs d'automnes... ni... ni... ni... »

Redis-le me-le encore ça aujourd'hui si tu oses. Et je ne t'en aimerais que d'avantage. Mais la vérité n'a pas besoin d'amoureux...

Dans un autre texte :

« ... le travail n'est pas garantie de vérité. Trouver est une chose, travailler une autre. Mais trouver seulement pour soi ou trouver qu'une parole entendue mérite d'être transcrise parce que c'est une trouvaille ne suffit pas. La chose trouvée n'a de statut théorique (...) que si elle est démontrable selon les lois internes du champ qu'elle interroge ou qu'elle concerne. En d'autres termes, la trouvaille doit être fondée, bien fondée, pas seulement pour soi mais pour les autres, au moins quelques autres. Et c'est ainsi que cela se passe. On trouve, l'évidence est pour soi, ensuite on cherche à trouver les preuves, les arguments, le fondement ; cela constitue à proprement parler le travail. Le travail est donc en rapport avec la preuve et non avec la vérité de la chose trouvée. »...

Et voilà, et je ne cite pas tout : « la vérité, la vérité, la vérité »... Mais ils n'avaient que ça à la bouche, et ils conspuaien le travail, la théorie, ils étaient jeunes... IMBECILE !

« Ça ne durera pas. » Non, ça n'a pas duré.

Et merde.

Est-on obligé de répéter toujours la même chose parce que d'autres la découvrent, la redécouvrent tous les jours ? Est-on obligé de redire toujours pareil pour faire *signe* de jeunesse... ou de rébellion ? Quand faire signe ne suffit pas, ne suffit plus ?

Assez fait coucou, les copains. Moi, j'ai appris quelque chose : la preuve, on ne peut pas l'éviter, elle vient comme une *conséquence*, et

elle n'est pas contenue dans la théorie. *La preuve s'écrit sur les corps de nos analysants.*

Alors l'écriture : **BASTA.**

Pour l'instant, je dépose mon tablier. Et je reste analyste ordinaire. Je ne suis pas écrivain. J'ai écrit pendant cinq ans, régulièrement. Est-ce que ça va mieux ? Un peu, mais je voudrais faire mieux. La vérité n'est pas une. Dieu n'existe pas. Cher frère Karamazof : « Dieu n'existe pas, et il est idiot en prime », voilà comment s'énonce une vérité en analyse.

La vérité est une insulte.

« Le roi est nu ». Cette vérité-là n'appartient pas à l'écriture. C'est un dire, une provocation, une insulte, qui peut aussi s'écrire, mais n'appartient pas exclusivement au royaume de la chose écrite. Et surtout pas aux PROBLEMES DE L'ECRITURE comme aiment le dire certains chers collègues, amateurs de la belle écriture. La nausée me saisit en y pensant.

Quand j'ai quelque chose à dire, je le dis, ou je l'écris, pas forcément bien. Il y a l'efficacité de la chose bien dite, mais ce n'est pas toujours à l'aide d'une belle écriture. Quelle est l'écriture efficace maintenant ?

« Le roi est nu » est un prototype du fantasme de vérité. Mais il arrive que ce ne soit pas un pur fantasme. Quand le roi était vraiment nu, un jour... et que personne ne le disait...

Et de frissonner : qu'ai-je dit là ? Ma parole a devancé mon intention... Ah, si l'on pouvait écrire comme ça... Mais si, on peut. On l'a fait. Parfois. Parfois suffit.

Seulement la vérité ne s'énonce pas d'un lieu quelconque. Pour la dire, pour qu'elle soit entendue comme vraie, il vaut mieux être un naïf, un enfant, un pauvre, une idiote, un inconnu...

Imaginez un ministre du roi disant : « Le roi est un ».* Foutue la vérité. Récupérée. Imaginez le roi disant : « Bande de cons, ne voyez-vous pas que je suis nu » ? Et les courtisans de pisser d'aise sur le génie du roi, sans en croire un mot, sans le voir nu. Refoutue la vérité.

Pourtant l'énoncé, et la chose elle-même restent les mêmes. Et cependant tout change : le ministre, le gradé, le nommé, s'ils la disent, taisent du même coup autre chose : l'enjeu de pouvoir de leur énoncé.

La vérité ne s'énonce convenablement que d'en bas.

Le même énoncé, censé être vrai, prononcé d'un lieu déjà marqué de pouvoir, perd sa qualité de vérité.

L'Ordinaire n'est plus en bas. En cinq ans on est devenus connus, même si ce n'est pas nominalement. « Les gens de L'Ordinaire », dit-on... et de les inviter... à des colloques, des réunions, des partouzes intellectuelles de gauche. Pas tous. Il y a de l'injustice ? Certes. Il suffit de quelques-uns.

Nous ne sommes plus anonymes. Pas tous. Et cela suffit. On fait bande... Bizarre, « on », c'est devenu un petit groupe après longtemps d'écritures parallèles, après pas mal de temps où nous ne nous fréquentions guère. Trois, quatre réunions, et cela a suffi. Mais de plus loin c'était déjà une bande depuis longtemps. C'est faux, mais que faire ? N'empêche, maintenant ça fait groupe, même si on ne sait pas vraiment qui en est. Ça fait groupe et ça fait poids, enjeu possible. Alors il faut changer. On ne sera pas la poubelle dorée de l'Ecole. Comme les poubelles Chirac : propres, étiquetées, à leur place, peu importe la merde qu'elles contiennent. Elles ont une adresse.

« C'est assez dire que si L'Ordinaire repose sur un fantasme, ce n'est pas un fantasme de pouvoir, mais un fantasme de vérité. » Eh bien, oui. Docteur, ma blessure est-elle grave ? Je n'ai pas changé de fantasme, seulement de là d'où je parlais cela ne porte plus. Connus, reconnus.

« La vérité sort de la bouche des enfants. » Ces sales menteurs, les mômes, ils ne disent pas plus la vérité que d'autres, mais quand ils la disent elle est entendue. Si l'adulte dit la même chose, alors c'est la polémique, c'est-à-dire la guerre. On ne fait pas la guerre avec les enfants, même quand on les engueule ou qu'on tape dessus. C'est pourquoi on peut entendre la vérité de leur bouche.

Triste constat, reconnus, nous avons cessé d'être des enfants. Pouvons-nous trouver un autre moyen de nous faire entendre *sans faire la guerre* ? Question qui, pour moi, est de vie ou de mort. Je ne veux pas la guerre et pourtant elle est à nos portes. Ça aussi est un fantasme, mais il me vient de plus loin, de nos aînés dont nous n'avons pas fini de nous défaire. D'en démeriter.

Démérirer de la caste. Pas facile si l'on ne veut pas faire d'éclats, se couvrir de gloire d'une rébellion de forme, pure flatterie du narcissisme. Démérirer doucement, à bas bruit. Déconsidérer la caste sans en créer une autre censée être toute de vérité et de jeunesse vêtue. Ça c'est râpé. Ils l'ont déjà fait.

Le grand démerite de Lacan est déjà loin. Depuis, il est devenu un bon Français. Il fournit la patrie en Ecoles, Universités, Hôpitaux et Formation continue. Le tout soutenu par une haine inextinguible dont je ne veux pas. Démérirer aussi de cette haine. Mais je suis encore jeune, je trouverais peut-être mon chemin hors des sentiers de la haine. Patience. Silence : analyste au travail...

Démérirer du « beau ». Intérieurs stylisés à l'extrême, grands médecins esthètes qui écrivent aussi, et, forcément, « beau ». Qui parle de leurs ratages. Qui ose dire qu'il a reçu leurs ratages après tant d'années d'analyse à des prix exorbitants pour des séances de cinq minutes, qui permettent d'avoir, et l'argent pour acheter des œuvres d'art, et le temps

pour écrire de beaux livres. Et, par *surcroît*, ils forment des analystes malades à en crever de n'avoir pas eu d'analyse. Qui osera se dire post-cure de tel analyste réputé ?... Personne, moi non plus. Déontologie médicale pour une part, et puis respect des analysants qui y sont encore et font malgré l'analyste un peu d'analyse quand même. Ne pas faire cette violence à ceux qui n'en ont pas encore pigé l'enjeu et qui ne pigeront pas plus la dénonciation.

Démériter en douceur.

Séance à 40 balles, à 50 balles, à 100 balles et rarement : crac 150. Mais on est toujours en retard, même quand on joue aux riches. Je crois prendre un maximum un jour, le lendemain j'apprends qu'« il » en prend beaucoup plus. A suivi avec plus d'aisance l'inflation, la devance, la crée s'il le faut.

L'autre jour j'ai reçu quelqu'un qui avait peu d'argent pour vivre. Pour raisons non strictement « névrotiques ». Il avait pensé me donner 100 francs par semaine, à raison d'une séance par semaine. Pouvait pas plus. Cela se fait. Les fauchés, on les prend une fois par semaine. J'ai préféré le prendre deux ou trois fois par semaine... (100 divisé par trois : un vrai cauchemar). Il m'a dit : « ... Mais c'est dérisoire, cette somme ». Il ne pensait pas à lui, à sa vie. Il pensait à mon standing. J'ai failli l'étrangler pour sa soumission aveugle. Mais on le lui avait dit comme ça... et il avait des copains en analyse qui...

Angoisse. Pourquoi pas ? Faire de l'analyse avec ça. Mais c'est dérisoire, l'analyse. Dérisoire et efficace. Faudra quand même qu'on s'en aperçoive un jour. Inverser la vapeur et décritiniser la foule. Projet ambitieux. Et vivre quand même. Je n'y arrive pas bien. Pas avec tout le monde. Bien que j'essaye d'être analyste avec tout le monde qui vient me le demander. Ça rate parfois. Mais pas pour les raisons citées plus haut. Ça peut se dire. On ne peut pas dire : « Je rate ici avec vous parce que je crois aveuglément à un modèle, parce que je vous fais ce que l'on m'a fait, parce que j'ai des frais épouvantables, cette énorme baraque à entretenir, et ma femme qui est en analyse et ne travaille pas, et les enfants qui vont à l'université et ont des leçons de piano et de tennis, suis quand même médecin et ne peux vivre autrement... » Ça ne peut pas se dire *dans le transfert*. « Et il faut du temps pour écrire... des livres. » On me dira : mais c'est indispensable de travailler. Que oui ! Mais ce n'est pas forcément de cette manière. Mais il est indispensable aussi de jouir... Que oui ! Mais pas nécessairement de cette manière. Pas forcément dehors, en cachette.

Et si je me paye en jouissance... de réussir où d'éminents collègues ont échoué. Est-ce donc si mal ? Jouir d'être analyste, c'est-à-dire d'analyser, est devenu un péché capital. Qu'est-ce qu'on s'achète avec ce mensonge chéri ?

Le mensonge qui fait croire, entre autres, qu'en demandant beaucoup d'argent on ne jouit pas. Recevoir du fric, ça n'a jamais rendu en soi impuissant ou frigide qui que ce soit... surtout si l'argent est donné avec amour... Le mensonge qui fait croire que c'est bon pour l'autre, que la théorie est juste, que cette pratique est la conséquence d'une théorie juste, qu'elle sert à autre chose qu'à reproduire du même et à maintenir en place son propre analyste comme infaillible. Mensonge qui fait croire que son propre analyste n'a pas failli. Il est simplement devenu petit (a), sans plus, sans faillir... Démériter de la bêtise.

L'amour de transfert est navrant, touchant, inévitable. Ce n'est pas une raison pour en abuser. Pour s'en servir à d'autres fins que l'analyse de celui qui en souffre. Mais encore faut-il s'en donner les moyens.

« Le contre-transfert dont nous devons tenir compte, c'est celui des sentiments éprouvés par le psychanalyste, déterminés par ses relations à l'analysé ».*

Qu'est-ce qui est resté de ce séminaire ? Les graphes. Qui oserait encore parler « des sentiments éprouvés par l'analyste » ? Qu'est-ce qu'on peut bien éprouver en cinq minutes ? Même si on est très rapide. Et pour quarante personnes qui se succèdent ?

A force de mentir, à force de vouloir se garer de la jouissance, c'est l'éjaculation précoce qui prend figure de modèle. L'éjaculation précoce n'empêche pas de se reproduire. Il n'y a que ça qu'elle n'empêche pas.

F.H.

*

Ne nous leurrons pas : déposer son tablier et rester analyste ordinaire ne va pas de soi. D'abord parce que, du fait même de L'Ordinaire, nous ne sommes plus des analystes ordinaires. Ensuite parce qu'il est difficile d'annuler la place qu'il occupait entre la psychanalyse et nous. Objet transitionnel je dirais, en cela que, pour se lancer dans cette entreprise, il fallait l'aimer la psychanalyse et y croire. En cela qu'il marquait aussi une dérule de cet amour de transfert, puisqu'il nous démarquait de la psychanalyse « officielle ». Nous clivant le sujet en quelque sorte. Instaurant, dedans la psychanalyse, comme un ailleurs, un dehors, et protecteur.

Au point que se pose, au moment où cesse, entre la psychanalyse et nous, sa médiation, le problème de son remplacement, d'un déplacement de la pratique qu'il nous permettait ? L'Ordinaire ne s'arrête pas pour que se lancent, sur son capital, une revue, un groupe, une école ou une guerre. Il s'arrête, point.

* Lacan : Séminaire sur le Transfert, 1960-61. C'est moi qui souligne.

Si problème il y a, il est que nous restons analystes. Car rester analyste, fut-ce ordinaire, c'est maintenir son transfert sur la psychanalyse, l'entretenir, le choyer, transfert que je ne crois pas possible de « liquider » sans du même coup devoir cesser d'être analyste.

Transfert qui interdit que cessent de s'adresser à la psychanalyse, qu'on l'ait à l'œil ou à la bonne, notre questionnement, nos interrogations, nos critiques, qu'il fut souvent reproché à L'Ordinaire de publier.

Or L'Ordinaire, même si l'absence de signature a empêché la capitalisation de son contenu, épointé l'instrumental de ses dires, en a fait en quelque sorte une revue sans bord, paraît devenu un lieu marqué de pouvoir. Parce que nous ne sommes plus en bas. Et que ceux qui nous lisent, ou nous entendent, n'y voient plus, n'y mettent plus le même enjeu.

Caduc dès lors ce que j'ai écrit le 11 juillet 1977 sous le titre : « Séances courtes, idées longues ? » ? Je vous en fais juge :

« Dans l'ombre de Lacan prolifèrent aujourd'hui les séances dites courtes. Et ce avec le même mimétisme, la même absence d'interrogation véritable qui présidaient autrefois à la copie du modèle freudien ou à l'application aveugle des règles de l'IPA.

A partir de quoi il est nécessaire de se demander si la règle de la séance courte, son institutionnalisation donc, lui garde valeur et effet. Posée en principe de fonctionnement de tout analyste lacanien, qu'a-t-elle encore comme effet de rupture dans le discours de l'analysant ; garde-t-elle sa valeur d'interprétation ou, refrain, d'épinglage par scansion du signifiant, d'un signifiant.

Dont il faut dire que c'est sur le trottoir que l'analysant va avoir à se dépatouiller. Il n'est peut-être pas mauvais que l'analysant fasse les deux tiers, voir les trois quarts de son analyse hors du divan, hors des séances, mais il faut alors lui souhaiter, pour les moments d'angoisse, de dépression, de régression, de blessures narcissiques.... des amis fidèles (et de préférence analystes ou en analyse) avec lesquels il puisse parler quelque peu sans limites ; et pousser une association au-delà de son premier écho ; ou éprouver le poids de la résistance, telle qu'elle interdit parfois jusqu'aux mots.

Quand on fait une « didactique », il est possible de compenser. Par les textes, les séminaires, les congrès, les collègues, où l'analyse peut s'alimenter et surtout où l'analysant peut se protéger et s'armer contre les douleurs de l'analyse. Mais quand on est en « thérapeutique », et qu'on est venu à l'analyse (allez voir un lacanien, ils sont mieux) parce qu'on allait mal, dans quel filet tomber pour ne pas se casser la figure ?

Peu m'importe ici ce qu'en a dit Lacan, bien persuadé que je suis de l'intérêt de l'interruption rapide de certaines séances dans le cours d'une analyse. Mais la brièveté érigée en système me semble avoir son plus grand intérêt pour l'analyste. Qui fait en moins de trois heures le même

nombre de séances qu'un analyste fonctionnant sur la base d'une demi-heure fait dans sa journée. Avec des rentrées d'argent en rapport, c'est-à-dire, quel que soit leur temps de réception, toujours supérieures.

De même, il a plus de temps pour lire, écrire, travailler, et devenir un très savant analyste. Ce qui est d'ailleurs nécessaire, car je suis sûr qu'il faut une grande maîtrise de la théorie pour avoir quelque chance de saisir à pareille allure les signifiants essentiels de son patient. Auquel, le temps pour comprendre l'analysant, très raccourci, étant remplacé par le temps pour comprendre la théorie, très allongé, l'analyste, de ce temps « gagné », doit plus encore sa production théorique, exposés et écrits dès lors proposés au patient en guise de retour, voire d'interprétation, publics.

C'est ce qui a marché pour Lacan. A lui dire ses choses sur le divan, on espérait bien en avoir quelque réponse au prochain séminaire ou au prochain congrès. Là, l'analysant pouvait trouver matière à faire son analyse et à rencontrer chez son analyste quelque écho à son travail d'analysant. D'analysant didacticien, ceci ne résolvant pas le problème du souffrant.

Lacan d'ailleurs n'avait sûrement pas que des raisons théoriques à sa pratique. Celles-ci, comme toujours, sont venues après. Il lui fallait — comme nous avons à le faire aujourd'hui — briser le carcan d'une psychanalyse sclérosée et sclérosante. Il lui fallait aussi faire des petits, fabriquer des analystes, sinon vite (la durée de l'analyse est allée plutôt en augmentant) du moins en nombre, d'où : beaucoup d'analysants à la fois.

Malgré le changement de scansion, la sclérose semble revenue, sur un autre tempo. Et l'inflation d'analystes commanderait plutôt des séances de trois heures. Reste l'argent, toujours bon à prendre en abondance, tant que la psychanalyse est rentable et qu'on s'y rue encore.

Le problème cependant, pour revenir à la psychanalyse, n'est pas là, même si je pense que travailler à la Lacan relève plus pour certains du mépris des analysants* que du transfert à Lacan. Le problème est dans la modification des lignes de forces transférentielles, car comment, à ce rythme, ne pas faire son analyse ailleurs que sur un divan où on ne fait que passer ? Et n'est-ce pas là la fin de la transmission orale de la psychanalyse, ces analysants-minute condamnés à faire leur analyse par les écrits ?

* Et je n'avais pas lu à l'époque, tirée de la préface à l'édition anglaise du Séminaire XI (Ornicar ? 12/13 p. 124) cette phrase de Lacan : « Je précise que comme toujours les cas d'urgence m'empêtraient pendant que j'écrivais ça. » Si ce n'est du mépris, la formulation n'en prête pas moins à la méprise. Et semble justifier cette inattention plus forcée que flottante qu'il est de mode de porter aux analysants, toujours à payer nos usures...

Le problème est aussi d'une division qui, pour n'être pas nouvelle, ira néanmoins en se radicalisant, entre les théoriciens adeptes des séances courtes passant le reste de leur temps à l'étude et au commentaire et les praticiens attentifs aux discours de leurs analysants plus qu'aux discours théoriques. Clivage qui n'est pas seulement théorique, car il appuie sur la libido, l'économie de chacun : celui qui a reçu trois heures et celui qui a reçu huit heures ne disposent pas ensuite de la même énergie pour lire ou écrire. Ni, ce n'est pas négligeable, du même nombre de billets de banque.

Je n'écris pas cela pour dénoncer, passer une colère, ou me plaindre. C'est pour moi une interrogation du même ordre, toutes proportions gardées, que celle que je suppose à Lacan quand il est passé de cinquante à cinq minutes. »

Voilà. J'avais ajouté trois phrases au bas du dernier feuillet : 1. « Protéger l'analysant contre les actings de l'analyste dits alors : technique de l'analyse. » 2. « Au lieu de longs après-midi à attendre, l'illusion de faire... » 3. « Mais je peux me tromper. » Il n'était pas question, on le voit, de culpabiliser (c'est-à-dire de tenter de convertir ceux qui se sentraient coupables à la voie juste que serait la mienne) ou de moraliser. Ni ne me croyais-je détenteur de la vérité. Mais, comme dit Bronislav Malinowski : « Les gens sont agis par les erreurs qui les touchent et non par la vérité qu'ils ignorent ». Ou Lacan : « Le contre-transfert dont nous devons tenir compte, c'est celui des sentiments éprouvés par le psychanalyste, déterminés par ses relations » à la psychanalyse. Dont je ne suis pas seul à débattre (Tant qu'il y aura des psychanalystes...) et, bobos de jeunesse pas guéris, à souffrir.

Témoin ces lignes, extraites du *Manif-Est* qui ouvre le n° 1 du « Bulletin de liaison destiné aux adhérents et correspondants de l'E.F.P. résidant dans la région Est » : « Après que le groupe ait joué son rôle rassurant, voilà l'analyste rassuré, et identifié à l'analyste. Etre membre du groupe devient l'équivalent d'un illusoire « être-analyste », qui ne désignerait plus une pratique, mais une essence. (...) Que les sociétés jouent leur rôle de protection pour les prémas que nous avons tous été, pourquoi pas. On finit toujours par un constat de solitude. (...) Assumer sa solitude, cela impliquerait qu'au bout d'un temps, à déterminer, éventuellement variable, on abandonne tout rôle actif dans ladite société ». Le paradoxe veut que ce soit pour la fondation d'une revue (L'Ordinaire n'avait pas plus de prétentions qu'EFP-EST) que Lucien Israël, non sans noter l'affleurement, sous le voile de l'espoir, de la pulsion de mort, écrive ces mots. Mais, comme il dit, « la foi, personne n'y échappe ».

L'insuccès de l'une-bévue (lisez *Unbewusst*, l'inconscient) c'est l'amour, nous chantait Lacan l'an dernier. L'amour. Quel amour ? sinon l'amour de transfert. « Qu'est-ce qui peut bien se passer dans la boule de quelqu'un pour qu'il devienne analyste », interrogéait à peu près (je cite de

mémoire) le même à Deauville en janvier. Et si devenir psychanalyste était le symptôme d'une maladie analytique auquel à s'identifier l'analysant passait du divan au fauteuil ? Pris dans l'amour et sa suite, de joies, de jalousies et de haines... Ou mariage de raison qui rate, l'amour y venant comme dans les romans-photos déjouer les plus noirs comme les plus purs desseins.

Et comment Lacan peut-il imaginer, lui dont la passion pour la psychanalyse est si criante, pouvoir fabriquer autre chose que des passionnés. Sinon, comment « être au pair avec ces cas, faire avec eux la paire »* ?... Ses prochains... Pareils, égaux, semblables, mêmes, sauf, dit-il, à faire la passe, et autrement qu'en séminaire, chemin de croix pour l'un, fuite en théorie pour les autres...

Mais quelle passe ? Celle qui tue, qui tue les analystes qui le sont de symptôme, qui, de savoir pourquoi ils sont analystes, interdits, ne pourront plus l'être ? Ou celle où vont les analystes de carrière en n'y risquant pas plus qu'ils n'ont risqué sur leur divan, non sans raison d'ailleurs puisqu'ils sont formés, par Lacan, pour être des analystes et rien d'autre ? Toujours déçu Lacan, passe ratée, mais s'il n'en reste qu'un je serai celui-là : Lacan, le dernier des analystes... Voulant ignorer que ces analysants qu'il sollicite ne se laissent dévorer par lui, Ogre amateur de cervelles fraîches en sa maison de la passe, que de son symptôme, du symptôme même dont il est analyste. Dont, comme tout analyste, il ne veut rien savoir, et pour cause...

Car il n'y a rien à attendre de la passe Lacan que tu ne saches déjà, que je ne sache déjà, qu'ils ne sachent déjà quant à la théorie analytique, sinon que s'analyse un peu plus le transfert, sur toi mon frère, et sur la psychanalyse, telle que nous l'avons tous rongée dans tes poubelles.

« Une réalisation des éditeurs Robert Laffont et Claude Tchou : voici révélées pour la première fois d'une manière claire, méthodique, passionnante : *Les grandes découvertes de la Psychanalyse*. Collection dirigée par le Docteur Bela Grunberger et Janine Chasseguet-Smirgel, Présidente de la Société Psychanalytique de Paris. » Pas plus que celles de Lacan, les poubelles de Freud ne restent inexploitées et, fidèles au vœu du maître d'apporter la psychanalyse aux masses, ses suiveurs de la SPP ne lésinent pas sur le plomb : « 15 volumes d'une collection unique en son genre (...) Pour se connaître soi-même, pour comprendre les autres, plus personne, aujourd'hui, ne peut ignorer (trois points de suspension pour un roulement de tambour, puis, crié :) *la psychologie des profondeurs...* » Ailleurs : « A qui s'adresse la Psychanalyse ? surtout à ceux qui aspirent au bonheur de vivre. » Ou encore : « Le vocabulaire de la psychanalyse : une source de culture que vous ne pouvez plus ignorer. » Il faudrait tout citer de ce dépliant publicitaire en couleurs,

* Ornicar ? 12/13 p. 126.

mais : « Résumons-nous : 1/ *Gratuitement* examinez chez vous pendant dix jours *L'Œdipe*, un complexe universel, premier volume des Grandes découvertes de la Psychanalyse, 2/ et recevez en même temps ce *cadeau*, une lourde médaille frappée à l'effigie de *Freud* et réalisée en tirage limité, hors commerce, spécialement à votre intention »...

« Le règne enfin des voyelles. A toutes fins inutiles. » Tu vois camarade, le temps n'en est pas encore là, mais je te promets que nous arriverons à en rêver ensemble. Sans que nos rêves soient synonymes ou symboles de luttes. Mais il nous faudra à nouveau pratiquer l'échange et ne pas trop croire à la propriété des idées. Ce qui sera dur aujourd'hui où chaque penseur, de Foucault à Benoist, de Barthes à Dollé, de Deleuze à Derrida, de Guattari à Glucksmann... se veut, totalitaire, couvrir tous les champs du savoir. Et il nous faudra à nouveau être les dissidents de la social-analyse (objecteur d'inconscient disais-je ailleurs, de cet inconscient qui ne se reconnaît aucun propriétaire) qui envahit tout, l'hôpital, l'école, la politique, la philosophie, l'université, le cadre supérieur, l'ouvrier, le fou, l'enfant, la femme, l'art... et, en retour, la psychanalyse*. Car contrairement à ce que croit toujours le bureau de publicité des Puf — lequel était déjà en retard en novembre 1973 lorsque, pour promouvoir une réédition d'un numéro spécial de la Revue Française de Psychanalyse consacré à la « normalité », il le surplombait d'un « qui tient à être « ordinaire » ? » auquel le titre général de la colonne publicitaire, soit : *quelques vérités premières*, donnait plus de sel encore (il s'agit cette fois de l'Orgasme) — la Psychanalyse n'est plus : « Celle qui dit le non-dit. Celle par qui le scandale arrive ». Que non. Elle est la halle qui nourrit les rats. Les rats-analystes et les autres. Gras de toutes les « poubellisations ». De toutes les publications, revues, livres, congrès, colloques, radios, télévisions... qui ne témoignent pas du pouvoir de l'analyse, mais qu'une psychanalyse, qui n'a plus aucun rapport avec la « peste » freudienne, est au pouvoir.

Et plutôt que de se tailler une croupière dans cet Etat-Psychanalyse — comme risquent de le faire des femmes à tenter d'y dégager une psychanalyse spécifiquement féminine, quitte à ce qu'une fois de plus l'essence ou les hormones ne viennent tenir lieu de différence sexuelle — je crois qu'il vaut mieux se taire.

Et arrêter L'Ordinaire. Sans bilan. L'arrêter avant qu'il ne meure et que, cadavre en décomposition, il ne répande ses miasmes dans les salons de la psychanalyse. Car il allait vers l'habitude et le machinal, et ses textes vers le radotage et la répétition, cette répétition même que notre analyse nous a appris à briser. Alors brisons, ou plutôt coupons,

* « Freud, écrit Wittgenstein, a rendu un mauvais service avec ses pseudo-explications fantastiques (précisément parce qu'elles ne manquent pas d'esprit). N'importe quel âne a maintenant ces images sous la main, et peut, grâce à elles, « expliquer » des phénomènes pathologiques. »

comme on coupe un arbre pour que sur le jeune bois poussent fleurs et fruits, arrêt de L'Ordinaire comme ce temps, temps d'appel, appel que prend le pied avant de s'enlever.

*

R.Z.

Dernier texte pour L'Ordinaire.

D'autres revues vont paraître, l'on me dit que de nouvelles revues sont en préparation. C'est bien. L'écriture analytique se porte bien, se vend bien. Mais ça sera forcément différent. L'on y signera de bons ou de moins bons « articles ». Plus ces cris, ces symptômes, ces souffrances étalées, non signés et pourtant portant le signe de l'analyse. Et c'est ce qui était gênant. Quand un article signé est considéré comme « mauvais », le lecteur en est protégé par le nom propre, marque de la différence entre lui et l'auteur. Quand un article est bon, il peut se dire : « Tiens, je ferais bien la connaissance d'Untel »... une proximité, une identification possible est acceptée. A la lecture d'un article « mauvais » non signé, toujours un léger trouble, un malaise, et si c'était quelqu'un de proche quand même ? Et que dire de ces cris, de ces poèmes, de ces témoignages naïfs qui tous évoquent ou invoquent une analyse en cours... ciel mais avec quel analyste... mauvais ? Est-ce bien de la même analyse que nous bénéficions ? Trouble, critique impossible, sauf à rejeter en bloc ces gens-là. Comme s'ils étaient d'une autre espèce, comme s'ils ne disaient rien sur l'analyste du lecteur, écrivant ce qu'ils écrivent. Pénible. La meilleure solution : ne pas lire L'Ordinaire. Evidemment il y a eu aussi de bons articles... mais ce ne sont pas nécessairement les plus importants.

Plus qu'une revue ordinaire, L'Ordinaire a été un lieu d'accueil pour des paroles qui, n'ayant pu se dire, ou n'ayant pas reçu de réponse, ont été écrites. Plus d'une fois j'ai été surprise en lisant ces papiers sans rapport évident avec les questions habituellement débattues en Psychanalyse (avec un grand A) et pourtant envoyés à L'Ordinaire pour être publiés dans une revue qui s'affichait être « de l'analyste ». Ce pas de rapport avec la psychanalyse... c'est le rapport qu'entretiennent des paroles restées en rade chez l'analyste, avec les défaillances de sa propre théorie, ou de sa propre analyse. Ceci ne peut qu'exister, mais pourquoi le cacher, ou pire, le considérer comme hors champ ? Ces paroles ne sont-elles pas la trace de ce qui n'appartient pas encore au discours officiel. Leur maladresse même dénote l'absence d'adresse du destinataire. Bien que cela ne recouvre pas la totalité des textes parus, puisqu'un certain nombre d'entre eux auraient pu figurer dans n'importe quelle revue de psychanalyse bien pensante, les textes « mauvais », « naïfs », bref, ceux qui n'ont pas fait notre gloire, parce qu'ils ne s'inscrivaient pas dans ce qu'on a coutume d'appeler un « travail en

cours », et étaient par conséquent inacceptables au regard d'une ligne de recherche du discours officiel et noble, étaient, et sont en fait, le vrai travail en cours d'analysants dans leur solitude. Analysants qui n'ont pas encore appris à camoufler leurs symptômes et leurs cris par des termes puisés dans l'imaginaire d'un autre, cet autre, auteur d'un discours nécessairement déjà admis, déjà passé au rang d'une opinion publique.

Ce qui d'une parole, d'un écrit est digne ou non d'être publié, appartient à cette part de la théorie qui recueille le consensus implicite d'une opinion partagée. La théorie devenue opinion exclut toute marge non intégrable. Pire, l'opinion sur la marge la marque comme telle, c'est-à-dire comme inintégrable au texte à tout jamais. Et voici l'oreiller psychique sur lequel se reposent les analystes qui font que l'on hurle... ailleurs que dans leurs cabinets... mais que cela ne peut déranger... car c'est destiné à rester en marge.

L'Ordinaire du Psychanalyste a été la publication de cette parole restée sans accueil. Et, par conséquent, l'on peut dire que ce ne sont pas les seuls analysants ayant effectivement écrit qui sont à l'origine de ces textes, mais tout autant leurs analystes, qu'ils le veuillent ou non.

L'Ordinaire a été pour ceux-là l'envers de l'oreiller psychique de leur analyste. Et quand je dis leurs analystes, je dis aussi nos analystes, car j'en suis des analysants qui y ont écrit de cette façon et de l'autre.

Si, par contre, « mes » analysants avaient écrit ce type de textes, j'aurais sans doute été très inquiète. Je sais bien, mais quand même... Je sais bien qu'un analyste ne peut tout entendre, tout accepter, et la question n'est pas du côté de l'entendement. Je sais bien que je suis sourde à bien des choses, je sais bien que tout analyste a ses zones de surdité, d'incapacité, mais quand même, j'aurais été inquiète de mon manque d'accueil pour ces paroles-là.

Accueillir : non-concept de l'analyse à Paris en 1978.

Je vois d'ici les critiques diverses mais toujours référencées à la théorie-opinion. Sans oublier, et ceci est une horrible parenthèse, que l'opinion a toujours partie liée avec le politique. Politique du temps, politique de la vie, et ce pourquoi l'on *donne* son temps.

S'imaginer qu'un analyste peut tout entendre de quelqu'un serait absurde et ne reproduirait qu'un fantasme de toute-puissance maternelle. J'entends bien. J'entends aussi venir la castration à grands pas, j'entends aussi un – phi frapper à la porte... et j'en passe... du signifiant à cueillir, vite, vite...

Je sais bien... mais quand même... un peu d'accueil ; et tout cela serait si différent... Et surtout qu'on n'aille pas s'imaginer que cela empêcherait la grande analyse (Die grosse Analyse) la pure, la belle et didactique chose lacanienne de se faire. Le signifiant serait-il si fragile ? Ne peut-on

pas ponctuer à la fin d'une longue séance ? Les analysants deviennent-ils idiots ou plus malades si l'on ne les traite pas à coups de pied théorique au cul ?

Quelqu'un délire... l'analyste ne peut y faire face... alors c'est l'hôpital psychiatrique... mais l'hôpital ne peut y faire face non plus. L'on y administre des drogues, vite pour que cela cesse... et modernité oblige... l'on renvoie... ; car l'hôpital psychiatrique n'est plus hospitalier. Pour délivrer tranquille, un peu de temps, par pitié un peu d'accueil, sans plus. Juste être là, sans trop de peur, accueillir ce que l'autre doit vivre devant quelqu'un de vivant, et terminer peut-être un important « travail en cours »... Personne pour cela. C'est en *marge* de l'analyse (die Grosse), là, nul lieu, nul corps présent. Pas le temps en définitive.

Nous ne sommes pas tous des psychotiques enragés... mais nous vivons tous avec l'image d'une ambulance en tête... si ça déconne trop... si la théorie de l'Autre ne l'avait pas prévu... alors c'est l'ambulance. Alors vite, une feuille de papier, écrire, écrire, ce que dire ne se peut sous peine d'une trop grosse peine.

Tous ces livres d'analystes... ciel, quel chagrin... et quelle solitude inavouable. Heureusement qu'au moins cela rapporte un peu de baume au nom propre. Entre toi et moi : mon nom. Et maman sera contente, en prime, même dans sa tombe. Et tout ce temps que l'on passe à écrire un livre, même si le livre rapporte, c'est un temps que l'on *donne*, mais à qui donc ? En tout cas pas à ses analysants, là-dessus je suis formelle. Voici au moins un choix visible. Parfois ce n'est pas un choix; mais une nécessité pour se soigner soi-même. Comme à L'Ordinaire, mais en plus chic. En somme, vu sous cet angle, L'Ordinaire, quel franc et vilain hosto. Ailleurs, papier glacé, diffusion garantie... clinique discrète de l'analyste. Et moi qui me demandais... où donc était passée la clinique de nos jours...

La clinique... l'on oublie. Un très jeune collègue rencontré l'autre jour me donne de ses nouvelles : « J'ai commencé... depuis six mois j'écoute une fois par semaine un schizophrène... » Il écoute. Pôv môme. Peut-être fait-il mieux, mais n'ose dire autrement, timidité du débutant face à l'opinion qui veut que l'on écoute et puis c'est tout. Et c'est pourquoi j'utilise un aussi vilain mot que accueillir. Parce que justement cela dit bien qu'il ne s'agit pas seulement d'écouter avec ses oreilles. Noble instrument certes, mais insuffisant. On ne travaille pas qu'avec l'oreille en analyse mais *avec tout son corps*. C'est ça accueillir. Ne pas censurer ce qui du dire ou du sentir de l'analysant peut affecter l'analyste. Et cela ne passe pas uniquement par les mots. C'est évident, mais à force d'entendre « j'écoute »... je finis par me demander si c'est évident pour tout le monde.

« Mal au ventre », « mal à la tête »... « angoisse indicible »... « je vous désire », qui n'est pas dit, mais le désir passe, « si je pouvais t'étran-

gler », qui n'est pas dit, mais la peur est là... etc. Que se passe-t-il si pendant ce temps-là l'analyste ne se permet pas de sentir ? Vite... une feuille que j'en fasse des mots, des mots tracés pour quelque lecteur, qui, me lisant, aura peut-être, mal au ventre, mal à la tête, désirera, haïra... sentira dans son corps quelque chose qui ne le fera pas penser à ce qu'ont déjà écrit Freud ou Lacan. Ne me fera pas mourir avec intelligence, ni me crétiniser avec théorie.

L'analyse est une bizarre aventure... mais les analystes ne sont pas des aventuriers. Les analysants essaient de se guérir comme ils peuvent. En écrivant aussi. Que l'on ne s'y trompe pas : écrire n'est pas bon signe... pour l'analyste de celui qui écrit.

Il y a écrire et écrire. Certes. Entre ceux qui écrivent avec des cris et la souffrance à nu, et dont les analystes semblent avoir le corps et la parole censurée par la théorie ou l'opinion, et ceux qui ne peuvent plus qu'écrire en langue de bois ou en lacanonnant parce qu'ils ont mis à la place de leur analyste — et pas sans sa complicité sans doute — un corps constitué, la marge est étroite malgré la disparité des formes. Car les uns comme les autres témoignent d'une *absence réelle* de l'analyste.

La question n'est donc pas du côté de la différence de forme, ni même du contenu plus ou moins savant. La question est de savoir éliminer comme critère de sélection d'articles d'analyse les canons classiques en cours classant d'un côté les bons, de l'autre les mauvais papiers comme dans n'importe quel domaine d'investigation scientifique. Il s'agit bien plus de lire l'ensemble d'une littérature analytique *d'un moment donné* du mouvement analytique comme une écriture symptomatique dont toutes les parties sont solidaires.

A ce titre, L'Ordinaire du psychanalyste est solidaire de tout ce qui s'est écrit dans ce domaine simultanément. Un analysant ou un analyste peut très bien donner un papier bien torché et conforme aux normes de l'écriture savante à une revue où l'on signe et où l'on se fait un nom, et parallèlement donner une chose inachevée et navrante (navrée ?) à L'Ordinaire... Les deux se tiennent et racontent une même histoire. Le plus souvent c'est l'histoire du clivage qu'opère le social dans le discours tenu mais intenable d'un sujet.

Et cela précisément est l'ordinaire du psychanalyste.

Tous ces mots restés en plan, côté cour, car côté jardin on ne glose pas ainsi, côté jardin on fait prospérer l'analyse... et les analystes. Côté cour, là où aussi l'on s'essaye à des jeux inédits, où l'on tente, un peu, un peu, d'inventer pour son propre compte et qui reste sans possibilité d'être dit sur la place publique parce qu'aucun accueil n'y est permis. L'excuse du fameux mi-dire peut en outre venir là renforcer un silence obligatoire qui n'a rien à voir avec l'impossibilité d'un tout-dire.

Ces textes sans gloire sont un réquisitoire de l'ordinaire des analystes pas anonymes du tout, qui, pendant ce temps-là, tranquillement font eux

des articles, des livres érudits et savants ayant préservé tout leur temps pour écrire... codé, signé, n'ayant pas perdu leur temps (donner le temps)... le temps de leur vie à être là un peu longuement pour ceux qui ne guérissent pas de leur mal, ni de leur bêtise, à livrer vite, vite, que des signifiants fugitifs pour asseoir un peu mieux la théorie du même nom. Ils avaient peut-être besoin d'un peu plus de temps de vie pour dire, du temps pour trouver les mots pour se faire entendre de celle ou de celui, qui, trop pressé pour enfin écrire les a é conduits... vers L'Ordinaire.

...où à leur tour ils ont écrit, sans se faire de réputation.

Plus d'un lecteur analyste a été irrité par ces textes-là. Pour moi ils constituent le plus important de L'Ordinaire. C'est eux, pas d'autres, qui donneront le vrai relief à une lecture d'ensemble de cette chère époque analytique. Si l'on songe à une lecture dans quelques dix ou vingt ans — ne soyons pas modestes — on pourra y voir plus clairement où en était la psychanalyse dans les années 1973-78, lisant où était en souffrance l'écoute (la fameuse) et l'intervention analytiques, qu'en lisant des copies conformes à ce que Lacan par exemple, avait déjà dit il y a vingt ans. La marge est étroite entre l'écrit qui n'est qu'un cri et l'écrit qui semble s'extraire d'une séance idéale qui n'a jamais eu lieu, mais la marge est insondable entre la théorie et la pratique.

Ainsi ce qui commence seulement maintenant à voir le jour comme marge entre la théorie de Freud (incluant ses articles dits cliniques, mais qui étaient destinés à la publication : *Les cinq psychanalyses*) et sa pratique effective, a été tenu au secret par ses analysants-mêmes. Un petit exemple tiré d'un livre d'Abram Kardiner récemment traduit en français : *Mon analyse avec Freud** : « J'ai demandé un jour à Freud comment il se voyait comme analyste. « Je suis content que vous me posiez la question parce que, à dire les choses franchement, les problèmes thérapeutiques ne m'intéressent pas beaucoup. Je suis à présent beaucoup trop impatient. Je souffre d'un certain nombre de handicaps qui m'empêchent d'être un grand analyste. Entre autres, je suis beaucoup trop un père. Deuxièmement, je m'occupe tout le temps de théorie, je m'en occupe beaucoup trop, si bien que les occasions qui se présentent me servent plus à travailler ma propre théorie qu'à faire attention aux questions de thérapie. Troisièmement je n'ai pas la patience de garder les gens longtemps. Je me fatigue d'eux et je préfère étendre mon influence. » — c'est sans doute pourquoi il a gardé tant de gens si peu de temps. »

*

F.H.

Alors vite une feuille de papier pour écrire, écrire dans la marge que fut pour moi L'Ordinaire ; écrire que son accueil me permit, ni cri

* Chez Belfond.

ni ersatz de séance, et cependant exempt ni de cri, ni d'analyse, de souffrance ou de théorie.

Accueillant, L'Ordinaire le fut, beaucoup trop aux dires de certains, qui le prouvent par l'abondance de « mauvais » textes — mauvais en cela que peut-être ils ne les changeaient guère de ce dont est fait l'ordinaire de leur écoute quotidienne — travail de mal-analysés, comme on dit mal-baisés, travail de mauvais élèves, plus soucieux d'étaler leurs états d'âmes que de contribuer à l'avancée de la science, voire, plus modestement, à celle de leur analyse.

Mais au nom de quoi refuser ces textes ? Se fonder sur quelle censure, appuyée sur quelles certitudes, nées de quelle idéologie ? Partir de quelle étude de marché, pour occuper quel « crêneau » ? Et céder à quel modèle, à quelle mode ? Pour privilégier quel style, quelle écriture ? Et promouvoir quelle « Weltanschauung » qui ne se fasse pas image de marque, slogan de vérité, instrument de pouvoir ?... Pourquoi croit-on que L'Ordinaire a limité son « comité de rédaction » à *deux* analystes ? S'est auto-édité, auto-diffusé... ? Faites un peu, même aujourd'hui où chacun veut sa revue ou sa collection de psychanalyse, les éditeurs en place, et vous verrez vite dans quel appareil il vous faudra rentrer. Carte blanche, vous affirmera-t-on, mais essayez de dépasser les limites de ladite carte blanche... Nous ne voulions pas de ça et nous nous sommes refusés à toute politique éditoriale. Portes ouvertes. Bêtes, stupides même. C'est pourquoi on nous prit pour les militants de je ne sais quelle cause perdue. Ou pour les servants de je ne sais quelle machine de guerre. Alors que nous n'avions d'autre projet que de proposer un lieu de travail.

L'erreur fut peut-être de passer par l'écriture, mais le moyen de faire autrement sans immédiatement faire groupe. L'écrit divise en même temps qu'il rassemble. Producteur de distance, parce qu'il se détache du corps, il maintient écart et différence, découpe même quand le thème est commun*. Et L'Ordinaire ne fut privé d'aucune forme d'écriture, asile pour le poète comme pour le gribouilleur, pour le philosophe comme pour le bavard, pour le rimeur comme pour l'analyste, pour l'analysant comme pour l'écrivain. A condition qu'ils n'y entrent qu'en mots.

Egalitaire L'Ordinaire ? Oui. Et non. Car chacun a son maniement des mots et, au regard du lecteur, une hiérarchie s'est bien vite réinstallée. Parce que les uns et les autres eurent trop foi dans les mots, comptant sur eux (habitude d'analyste ?) pour qu'ils fassent, à leur place, leur travail.

Oublieux de ce qu'écrire, parce qu'il n'y a d'écriture que matricielle, passe le relai. Fait bloc magique. Trace sur laquelle il faut repasser**

* Voir « Mère pouvoir » dans L'Ordinaire n° 11.

** Frotter à la mine de plomb... ou de graphite... l'enfance de l'art...

pour qu'elle soit déchiffrable. Oubliant que les voies de la « poésie » ne sont pas moins tracées que les voies de la « théorie ». L'une et l'autre dirent sans dire, mots passe-partout, mots pour les mots, qui, mettant le lecteur dans l'impossibilité d'une intelligibilité immédiate, ont fonction de masque. Défense contre la psychanalyse ? Résistance à sa propre analyse ? Tentative de trouver une issue aux impasses de l'une et de l'autre ? Ou appel à l'aide, si honteux qu'il oblige d'avancer à voix couverte ? Ou haine rentrée qu'écrire apaise ? Effort de survie enfin, solitude que l'envoi d'un papier brise un peu ?... Chacun trouvera là sa ou ses réponses ou ajoutera la sienne, sans négliger cependant que L'Ordinaire fut peut-être un processus de guérison que d'aucuns prirent pour une maladie.

Car rien n'affirme que les théorisants, bien qu'ils soient les seuls à bénéficier d'un droit de cité dans les institutions analytiques, aient moins de souffrance que les poétisants. Et l'éjaculation de mots qu'organise la seule sonorité (le signifiant, dirait-on aujourd'hui) n'amène pas plus sûrement à la découverte et au plaisir que l'habile combinaison de concepts. A tout confier aux mots, le risque est grand qu'on y entende rien, tant il est vrai qu'un *écrit* c'est illisible. C'est d'ailleurs fait pour ça un écrit, fait pour écrire et pas pour lire.

C'est de n'être pas *trop* écrit que L'Ordinaire est lu et que s'y produisirent, même si ce mouvement demeura très en deçà de ce que j'espérais, des échanges, des réponses, d'un texte à l'autre, d'un numéro aux suivants.

Et pourtant il s'arrête. Pourquoi ? Parce que, dit Pierre Albert-Birot, « les revues d'avant-garde doivent mourir jeunes ». Parce que, dit Julio Cortazar, « le passage du bonheur à l'habitude est une des meilleures armes de la mort ». Parce que, dit Ivan Illich, « les services institutionnalisés deviennent, lorsqu'ils dépassent certains seuils critiques, les principaux obstacles à la réalisation des objectifs qu'ils visent ». Parce que, dit Sigismund, « je suis fatigué », fatigué de passer à chaque numéro quatre mois complets à le « sortir », brossage des textes, mise en page, courrier, lecture, corrections, relecture, recorrections, rerelecture, retards, abonnements, problèmes d'impression, d'imprimeur, livraisons, expéditions, administration, gestion, factures, retours, impayés, relivraisons... et c'est reparti au numéro suivant.

Mauvaise raison que cette dernière, entendis-je de celui qui veut ignorer quel investissement personnel (de temps, de travail...) quelle attention (éviter l'abus de pouvoir, résister à la bureaucratisation, s'opposer à la constitution d'un groupe Ordinaire...) cela a représenté depuis six ans. C'est suspect, dit un autre, remarquant finement que l'arrêt de L'Ordinaire coïncide avec une promotion « analytique » de ses deux fondateurs-éditeurs : plus n'est besoin de la revue puisque le but est

atteint. Alors qu'il était affirmé dès le début que L'Ordinaire était une expérience et comme telle limitée dans le temps, à arrêter dès que nécessaire — grossièrement aux premiers signes d'institutionnalisation. Ce qui se fit sentir il y a plus de deux ans, mais prit ce même temps pour devenir exécutoire. N'empêche, la coïncidence est là, et avec elle le soupçon.

Revenons en arrière : L'Ordinaire n'est pas né d'une analyse ratée, de séances trop courtes, d'un défaut de reconnaissance ou d'un manque à parler, à écrire ou à théoriser. Il est né d'un terrorisme — ce qui explique qu'il se voulut terre d'accueil — venu rouvrir, à son insu et aux nôtres, la blessure incatrisable de la guerre.

Je sais, il y a quelque indécence à utiliser le mot de terreur dans ce qui n'est, vu du dehors, qu'une mésaventure analytique. Mais, petite cause grands effets, j'ai eu mal, très mal quand nous fûmes sommés de nous taire ; quand je sentis que rien de ce que j'avais fait (un travail, et sérieux) rien de ce que je pouvais dire, n'était ni ne serait pris en compte. Avaient-ils raison mes maîtres, avais-je tort, là n'est pas, n'était pas la question. Nous avions eu la parole, assez, mais, venu le moment de conclure, il fallait, convaincu ou non, céder à Lacan. Nous cédâmes, ni convaincu ni, pour ma part, vaincu. Alors... L'Ordinaire pour reprendre la parole, pour reconquérir le terrain, pour accéder à la maîtrise...? Non. L'Ordinaire parce que me retombait sur la gueule le grand silence de la guerre, tais-toi si tu ne veux pas mourir... Et s'imposa l'idée d'un lieu de vie, qui prit en ces temps déjà lointains (fin 1969, je crois) la forme imprécise d'une revue. Où l'on ne signerait pas.

Pourquoi cette condition sine qua non ? Pour qu'on puisse y écrire (y parler) *librement*. Parce que Scilicet aussi, identification en bandoulière. Mais surtout pour résister au discours analytique en ce qu'il engendre de totalitaire, au nom d'un en institution, en son nom ailleurs, unifiant la culture au point que, persécuteur ou persécuté, on en devienne « parano ».

« Le Moïse est anonyme, d'une part par amusement, d'autre part parce que j'ai honte de son caractère dilettante évident (...), enfin parce que, plus que d'habitude encore, je doute des résultats », répond Freud, le 4 avril 1914, à Abraham qui « ne comprend pas très bien le XXX. Ne croyez-vous pas l'on reconnaîtra quand même la griffe du lion ? » Ambivalent souhait de disciple, lequel, dans la même lettre (datée du 2 avril 1914) dit craindre la paranoïa d'Adler. Anonymat... paranoïa... Et si la non-signature était, pris dans cette crue du transfert qu'est la psychose analytique, un vœu d'impouvoir.

La non-signature a ceci de particulier qu'elle semble livrer le texte et son auteur, qui semble en perdre la jouissance phallique, à la jouissance de l'Autre, que texte et auteur renforceraient en cela que, le nom ne figurant pas, rien apparemment n'indique une coupure d'avec le discours du Maître (de l'Autre). Comme si le nom, lieu par excellence

de la répétition, à ce point d'articulation entre la mort et la vie où le père, ou le Maître, le transmettent, pouvait à lui seul l'instaurer. D'autant qu'*un* nom, celui même qui fait corpus de la science, camp de concentration d'une idée, fédération des analystes, fondement de la paranoïa, support du discours analytique, peut sans peine les englober, les enrôler (Freud = freudiens, Lacan = lacaniens...) comptables mais indifférenciés, désexués, en son tout. Totalitaire où il y a absolument besoin du nom, dont la reconnaissance (par le Maître, l'Autre) est le retour dans le réel de ce qui, dans le symbolique, est, lié au nom, chez son porteur refoulé. Totalitaire mortifère auquel L'Ordinaire opposait un anonymat dont il est clair qu'il ne pouvait à son tour être total.

De là l'exigence du nom au bas de chaque texte publié par L'Ordinaire. Symbolique, la signature affirmait la réalité des corps, la réalité des voix qui s'exprimaient dans L'Ordinaire, voix qui auraient été folles sans nom pour en répondre.

Et de fait, l'anonymat, s'il a poussé à la diversité, voire au disparate, au n'importe quoi, façon plus ou moins adroite de lutter contre l'Un, n'a pas interdit l'identification. Car il ne pouvait être qu'imaginaire, ou, plus précisément, qu'un artefact. Comme l'est le dispositif d'une psychanalyse, monté pour qu'y lève un inconscient.

C'est un montage de ce type que proposait, toutes proportions gardées, L'Ordinaire, où n'est pas nécessaire un auteur puisque, de leur analyse singulière, tous les participants à L'Ordinaire (réservé, faut-il le rappeler, aux analystes, analysants et analysés) se trouvaient dans la même fabrique, l'auteur étant le travail même de leur analyse, leur analyse les travaillant, textes comme lapsus, rêves, mots d'esprit, sans qu'il soit besoin de les apprécier, chacun étant à même d'en connaître, pour y être en même temps attelé, l'élaboration.

Il reste que, auteur ou pas, signature ou pas, et il n'est pas sûr qu'un Ordinaire signé eût été épargné par les « mauvais » textes, un travail s'y est fait, que je comparerai encore une fois à celui du divan : là aussi les trouvailles sont rares et l'avancée difficile, surtout si, comme beaucoup, l'analysant n'est entré dans sa psychanalyse que pour entrer, en fraude et sous un faux nom (psy de tous bords, assistants et assistés de la santé mentale, les uns poussant les autres...) dans la Psychanalyse.

*

F.H. et R.Z.

Il reste aussi à s'interroger sur la façon dont le silence observé, sauf dans les contrôles officiels et les échanges amicaux, sur la clinique, affecte la transmission de la psychanalyse. Séparée en deux, l'une, publique, de la production théorique, l'autre, privée, de la pratique quotidienne ? Sans autre lien qu'*un* par *un* les analystes ? Publics eux-mêmes

seulement en théorie et... en ratages ? Jamais « théoriques » ces derniers, mais toujours transmis.

Et c'est de cette transmission qu'il est question quand Kardiner (op. cit.) raconte : « Monroe Meyer et moi discutions un jour avec Freud du suicide de deux analystes à Vienne. Ses yeux pétillaient de malice pour nous dire : « Eh bien, le jour n'est pas loin où l'on considérera la psychanalyse comme une cause légitime de décès ». »

R.Z.

*

Ceci a été dit. Transmis. Pas écrit. On écrit toujours en fonction d'une politique.

A ce jeu-là, faut-il continuer à être des disciples ? Faut-il continuer à jouer le jeu de la transmission écrite de l'analyse, sachant bien ce qu'il en est de la véritable transmission à bas bruit... De ce qui se dit ou se tait avec insistance dans un cabinet d'analyste.

Alors oui, on arrête L'Ordinaire. Sans doute écrira-t-on encore. Ailleurs. Où ? Je ne sais pas. En signant ou pas ? Je ne sais pas. Je ne prétends pas me sortir de la civilisation à laquelle j'appartiens et qui utilise l'écrit comme moyen prioritaire de transmission des savoirs.

Alors pourquoi je dis : l'écriture : basta. Parce que L'Ordinaire est devenu un lieu d'écriture. Pas seulement, mais déjà trop. Je parle du ratage des autres. Voyons le nôtre.

Très peu de textes cliniques. Trop peu de textes cliniques. Et en contrepartie une abondance de littérature. Je n'ai rien contre la littérature, mais est-ce cela L'Ordinaire du psychanalyste ?

Il n'est pas nécessaire dit-on de faire des comptes rendus de cas. Peut-être est-ce au contraire nécessaire, mais il faut dire qu'il est difficile de les exporter en écrivant. L'anonymat était une protection, insuffisante pour tout écrire, mais suffisante pour soulever quelques problèmes. Or la clinique qui a surnagé est celle de l'analyste... et les poèmes, les scories de ce que dire ne se peut à son analyste. Exact. Mais insuffisant.

L'absence d'écrits dits cliniques caractérise l'ensemble de la littérature psychanalytique française actuelle. En cela L'Ordinaire n'a fait que suivre le mouvement.

Le mouvement est largement celui qu'a indiqué Lacan, n'ayant lui-même jamais publié de texte clinique hormis le cas Aimée, sa thèse de psychiatrie, cas admirablement traité du point de vue d'une psychiatrie post-freudienne sans plus. Il n'y est jamais fait mention d'une quelconque intervention strictement analytique de la part de son... analyste ? Non, car Lacan n'a pas été l'analyste d'Aimée. Il a été un psychiatre. Pour le reste, il a écrit sur les cas cliniques des autres, allant du petit Hans, à Dora... et jusqu'aux « cervelles fraîches » de Kriss. Ceci est le problème

de Lacan de n'avoir pas voulu ou pas pu faire autrement. invoquer la seule discréction est un argument quelque peu léger... Nulle discréction ne l'étouffe lorsqu'il se prête aux présentations de malades. Mais voici que ce faire de Lacan est devenu une règle. Règle d'abstinence.

Et les analystes qui ont écrit dans L'Ordinaire, à quelques exceptions près, ont fait de même. De quoi ont-ils parlé alors ?

De l'institution analytique, de Freud, de l'analyse et de ses avatars pour les analystes, du contrôle, de l'Ecole Freudienne de Paris, de la passe et, petite nouveauté, du « pouvoir-mère ». Mais que le terme de pouvoir n'apparaisse qu'à l'avant-dernier numéro n'empêche pas de voir qu'il s'est toujours agi de parler des lieux de pouvoir, car tous ces thèmes ont ceci en commun qu'il s'y agit de pouvoir.

« C'est assez dire que si L'Ordinaire repose sur un fantasme, ce n'est pas un fantasme de pouvoir, mais un fantasme de vérité ». Elle revient, comme revient un refoulé, cette phrase que j'avais aussi faite mienne.

Oui, L'Ordinaire reposait sur un fantasme de vérité, mais il n'y a pas LA VERITE, ceci appartient au discours religieux, il n'y a jamais que des vérités de quelque chose. Alors ne peut-on pas dire que L'Ordinaire, tout comme Lacan en son temps, a répété ces questions avec peut-être l'espoir d'en dire un peu plus sur la vérité du pouvoir en analyse ?

S'occuper des mêmes questions que le maître, c'est continuer un dialogue imaginaire avec lui. Ce n'est pas le quitter.

Ecrire sur la clinique aurait été faire autrement. On n'a que très peu fait autrement. Transfert pas mort en somme. Ou polémique pas finie. Car tous ces thèmes sont des polémiques... Une histoire clinique ne peut pas l'être de la même manière même si elle soulève des questions et rend des divergences possibles. On n'écrit pas pour le même interlocuteur imaginaire, ou pour le même public.

Cette façon de parler de la pratique d'un autre met l'analyste en position tierce, en position de contrôle en quelque sorte. La position du contrôleur a ceci de particulier qu'elle permet à celui-ci d'entendre et de comprendre ce que l'analyste-contrôlé n'entend pas, du fait même qu'il est pris dans le transfert à son patient. Parler ou écrire de la place de cette position tierce (les cervelles fraîches) permet l'illusion que le contrôleur est beaucoup plus intelligent que ce pauvre analyste qui tombe dans les pièges que lui tend son patient... et son propre inconscient. Une fois de plus c'est une des manières de ne pas montrer comment on est pris soi-même dans le transfert à l'autre.

On n'est pas très intelligent quand on écrit sur un cas dans lequel on se dévoile soi-même en tant qu'analyste. Les analystes français font en permanence le concours de la démonstration de leur intelligence critique. Les analystes de L'Ordinaire n'ont pas échappé à ce travers.

C'est pourquoi les textes d'analysants naïfs sont plus près de l'analyse que cette brillance d'écriture sur le travail des autres...

Les analystes sont malades de leur pouvoir social, ils crèvent de leur réussite en tant qu'universitaires ou écrivains. Les analystes de L'Ordinaire se sont occupés de la maladie de leurs collègues et de la leur, mais non de la maladie de leurs analysants. Ils ont dialogué avec les analystes, ils ont dialogué avec le maître.

Le silence sur la clinique est le reflet du silence qu'on a subi dans sa propre analyse. Le silence (en séance) fait trou. Il fait *trou sémantique*. Nous avons tous eu droit à ce silence. A partir de là, quelques-uns ont essayé de faire autrement et d'engager leur parole à l'intérieur de chaque cure. Mais on ne fait pas impunément autrement que son propre analyste. Ce n'est pas une simple transgression, c'est littéralement une infraction aux bonnes mœurs. De ce silence on ne sort pas en écrivant. Car pour écrire sur ce que l'on *dit* soi-même dans une analyse, ou sur la manière dont on est pris dans un transfert, il faut avoir un minimum d'assurance quant au lecteur, quant aux interlocuteurs. Là on ne peut plus écrire à la cantonade. Que l'on signe ou pas.

Mais on parle, on se parle. On parle à un analyste, ou des analystes que l'on sait être dans la même recherche, que l'on sait sur le même chemin, la même déviation.

L'analyse se transmet d'abord oralement. Lorsqu'elle peut s'écrire, c'est que le risque est déjà ailleurs. Quand on écrit, on risque aussi, mais on risque autre chose, comme tout écrivain. Mais l'innovation par rapport à ses maîtres et par rapport à la pratique couramment admise ne s'écrit pas facilement. Elle se met d'abord à l'épreuve dans une relation de parole, où une identification imaginaire à un autre, même à minima, peut venir cadrer le témoignage et rendre supportable l'an-goisse d'un risque pris solitairement. Telle est la pression sociale que fait régner aujourd'hui l'opinion de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas. Ce n'est peut-être pas une mauvaise chose en soi, car il est bon de revenir à l'importance de la transmission orale, à un moment où l'écrit fait rage et est devenu la forme obligatoire de la transmission.

Il existe maintenant un peu partout des écoles parallèles, des crèches parallèles, des réseaux de vie parallèles. D'avoir écrit dans L'Ordinaire, d'en avoir eu des échos par des personnes qui s'en sont senties concerné plus que par ce qui peut s'écrire ailleurs, m'a fait entrevoir qu'il existe aussi, d'une façon encore latente, pas vraiment localisable, une pratique analytique parallèle, sur laquelle on n'écrit pas. En tout cas pas encore.

Mais ceci n'empêche pas la transmission par la voie apparemment silencieuse de se faire : *transmission orale*, d'une analyse parallèle aux Ecoles instituées, aux opinions en cours, une analyse qui peut-être ne fait que commencer...



